

LA COMMUNAUTE JUIVE DE VILLE PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Christian DIRWIMMER

S'il est une communauté qui a souffert de l'idéologie nazie et de son application pendant la durée du "3ème Reich", c'est bien le peuple juif qui, avec d'autres minorités ethniques, perdit une grande partie de ses effectifs dans l'opération de liquidation entreprise par HITLER et ses complices. Les historiens estiment aujourd'hui qu'environ 6 Millions de juifs y ont laissé leur vie, pour l'essentiel dans les camps de concentration et d'extermination dont certains continuent pourtant, aujourd'hui encore, à nier l'existence. C'est dans ce contexte qu'il nous a semblé important, à la lumière de documents et de témoignages que nous avons pu rassembler¹, de reconstituer, du moins partiellement, le sort de la communauté juive de Villé pendant les années de guerre.

I - LA COMMUNAUTE JUIVE DE VILLE AVANT-GUERRE

Une étude, publiée dans un prochain annuaire de la S.H.V.V. s'attachera à retracer l'historique de la communauté juive de Villé. Il semble qu'à la fin du 19ème siècle, celle-ci représentait encore une part significative de la population locale, à l'image de la majorité des bourgs alsaciens, voire de certains villages (Dambach-la-Ville, Scherwiller, Zellwiller...) où étaient établies de fortes populations israélites rurales. Le 20ème siècle, en plus de l'extermination déjà évoquée ci-dessus, se traduit par un judaïsme de plus en plus urbain, caractérisé, entre autres, par la fermeture ou l'abandon d'un grand nombre de synagogues rurales.

En 1939, la communauté juive de Villé restait encore vivace, à défaut de représenter une part importante de la population du chef-lieu. Un dénombrement sommaire fait état de la présence à cette date d'une douzaine de familles israélites regroupant une quarantaine de personnes résidant en permanence sur place. On note toutefois déjà une forte tendance à l'émigration lors des mariages, ceux-ci aboutissant rarement à des installations sur place. Parmi les principales destinations des

¹ Merci à Mesdames Rosa DREYFUSS et Fernande BADER pour leur accueil chaleureux et leurs souvenirs restés très précis, à M. Francis DREYFUSS pour sa participation et à MM. Marc et Jean-Luc WEILL pour avoir mis à notre disposition le journal de leur père Robert.

émigrants, on relève Scherwiller, Senones, Guebwiller, Colmar, Strasbourg, Montbéliard, Dijon, Carpentras, Paris. On relevait alors à Villé les patronymes BADER, DREYFUSS, HEIMENDINGER, HAGUENAUER, MEYER, WEILL... ces familles étaient pour la plupart actives dans le commerce : négoce de bestiaux dans un environnement encore très agricole, boucherie, magasins de tissus et mercerie ; Edgar DREYFUSS exerçait déjà sa profession de dentiste.

A la déclaration de guerre, six hommes furent mobilisés à Villé : les trois frères BADER, Myrtil (né en 1907), René (né en 1909), Lucien (né en 1915), Robert WEILL (né en 1905) Edgar DREYFUSS (né en 1900) et Louis DREYFUSS (né en 1906). Tous furent soit démobilisés après la défaite de 1940, soit libérés à la même période en tant que prisonniers alsaciens-lorrains. Robert WEILL fit partie de cette dernière catégorie. Fait prisonnier le 21.6.1940 près de Vézelize (Meurthe-et-Moselle), il fut interné au camp d'Ecrouves près de Toul où, grâce à son parfait bilinguisme, il devint interprète auprès d'un officier français. Au moment de la libération des prisonniers alsaciens, il bénéficia de la complicité d'un officier allemand qui, examinant ses papiers, déclara qu'il n'était pas juif, lui évitant probablement d'être interné en Allemagne.

Pendant ce temps, à Villé, toutes les familles israélites avaient déjà quitté leurs maisons. Par l'intermédiaire de familles alliées résidant à Mannheim, on avait connaissance de l'anti-sémitisme de plus en plus flagrant du régime nazi. La "*drôle de guerre*" fut mise à profit pour préparer le départ vers des cieux plus cléments. Il s'effectua néanmoins en catastrophe dès que l'on apprit que les troupes allemandes, qui avaient déjà envahi le Nord de la France, s'apprêtaient à traverser le Rhin. Les chapitres qui vont suivre relateront le sort de certaines de ces familles villoises pendant quatre années de tourmente.

II - LA FAMILLE WEILL AU PUY ET A SAUGUES

La situation de Robert WEILL et de sa famille pendant la guerre nous est connue de manière précise par le journal qu'il a tenu à cette période et qu'il a laissé à son décès survenu en 1975. Il s'agit en l'occurrence d'un carnet de 140 pages dont les feuilles à petits carreaux sont entièrement recouvertes d'une écriture petite et nerveuse dénotant une vivacité d'esprit certaine. Le journal débute le 8 octobre 1941¹ pour s'achever le 24 août 1944, période à laquelle les départements du Massif Central se sont libérés du joug nazi. Son contenu est extrêmement riche en renseignements de diverses natures :

- 1) La situation personnelle de Robert WEILL et de sa famille : situation administrative, activités professionnelles, rapports avec la population locale...
- 2) Les relations avec les différentes familles de l'ancienne communauté juive de Villé d'avant-guerre et leurs alliés plus lointains.
- 3) L'anti-sémitisme en France (mesures administratives, arrestations et rafles...)
- 4) La situation militaire internationale (les combats sur les fronts de l'Est, puis sur le territoire français après le débarquement).
- 5) La situation militaire locale (description des activités des importants maquis implantés dans la région).
- 6) Développements philosophiques. Imprégné d'une puissante foi religieuse, Robert WEILL entrecoupe ses témoignages par de fréquentes digressions sur ses états d'âme

¹ Il est peu probable qu'il existe l'équivalent pour les mois précédant cette date, en tout cas, nous n'en avons pas connaissance.

personnels et les sentiments que lui inspire la guerre.

Nous nous attacherons successivement à illustrer ces thèmes, en les développant selon l'importance historique qu'ils revêtent aujourd'hui et pour notre étude.

1) Situation de la famille WEILL

Robert WEILL est prisonnier de guerre en Lorraine depuis le 21 juin 1940. Il est libéré à une date que nous ignorons, mais qui se situe probablement peu après l'armistice. Sachant que sa famille avait certainement quitté Villé pour ne pas tomber entre les mains de l'administration allemande, il gagne Dijon ... à bicyclette, ville où un oncle lui confirme que sa famille est réfugiée au Puy, préfecture du département de la Haute-Loire. Il s'y rend aussitôt et y retrouve les siens :

- son père Théophile WEILL¹
- sa soeur Myria avec son mari Jules JOSEPH et leur fils Jean-Jacques.

Ils résideront ensemble jusqu'à la fin de la guerre. Pendant cette période, les nouvelles de Villé se font rares :

- "08.10.1941. Nous avons eu quelques nouvelles de Villé. D'après ce qu'on dit, tout a été pillé dans nos maisons et il est inutile de se faire des illusions de retrouver beaucoup de choses à notre retour; retour auquel nous croyons fermement, mais quand ? Gaston (WEILL) et Georges (HEIMENDINGER) ont été voir VONDERSCHEER, vérificateur des viandes de Villé, qui est réfugié à St-Rambert où il était prisonnier pendant 14-18. Il y travaille dans la culture. Rosa (HEIMENDINGER) va de temps en temps se

ravitainer en légumes là-bas. VONDERSCHEER a donc vu ce qui s'est passé à Villé jusqu'en décembre (1940). Dernièrement Paul MEISTER a été enfermé dans le camp de Schirmeck à la suite d'une conversation avec Marthe MUNSCHINA (Ich würde dich lieber roh essen als HITLER gebraten = Je préférerais te manger crue que HITLER rôti)... Chez nous il y avait pour un moment des soldats, mais je ne sais pas ce qu'il y a maintenant. Au début, MEISTER Paul était nommé liquidateur de notre affaire".

a) Situation administrative

A son arrivée au Puy, la famille WEILL-JOSEPH a pris résidence sous sa vraie identité, les mesures antisémites ne concernant alors que les juifs étrangers réfugiés en France. Robert WEILL et les siens vivent donc sous le contrôle de l'administration qui, au fil des mois, se montrera tantôt accommodante, tantôt menaçante lorsque les mesures anti-juives se généraliseront.

- "Hier matin 23 mars (1941), on a signifié à Jules, Myria et Jean-Jacques d'être obligés de prendre résidence surveillée à Saugues (Haute Loire). On donne un délai de 10 jours. Pourquoi ? Nous ne savons pas. Nous avons fait opposition à la GERAL² et à la préfecture. Jules est parti aujourd'hui à Clermont-Ferrand voir le président de la GERAL".
- "04.06.1942. Nous avons pu rester dans notre bon logement de la rue Chaussade, ayant eu satisfaction par le préfet".

¹ Lucie WEILL, née SCHWAB, mère de Robert WEILL, est décédée à Villé en 1939.

² GERAL : Groupement d'Entraide des Réfugiés d'Alsace et de Lorraine. Fondé le 11.01.1941 à Clermont-Ferrand par d'anciens élus alsaciens. Regroupera jusqu'à 60.000 adhérents et agira comme intermédiaire entre l'administration et les réfugiés alsaciens.

- "08.09.1942. Jules a été appelé à la police pour décliner son identité, sans autre raison".
- "30.09.1942. Jules a été appelé au commissariat où on lui a signifié d'aller avec Myria et Jean-Jacques en résidence surveillée à Saugues. Le président du GERAL a eu 8 jours de prolongation par le préfet. Nous avons fait une demande de pouvoir rester.
- "23.10.1942. J'écris déjà à Saugues où nous avons été envoyés en résidence surveillée par la préfecture".
- "29.11.1942. Hier, j'étais à la gendarmerie pour me faire mettre le tampon "juif" sur la carte d'alimentation et sur la carte d'identité. Quand est-ce que ça prendra fin ! On est dégoûté de toutes ces histoires et nous demandons à pouvoir rester ici jusqu'à la fin".
- "09.05.1943. Jules, Myria et Jean-Jacques sont obligés d'aller toutes les semaines à la gendarmerie pour signer comme étant en résidence surveillée".
- "25.06.1943. Reçu hier feuille de l'office du travail. Je dois envoyer au Puy un certificat délivré par mon employeur avec l'indication de mon salaire. Au cas où je ne répondrais pas on me met sous la menace de me placer d'office comme manoeuvre et on me supprimera l'allocation".
- "17.11.1943. Ce soir, je dois prendre la garde à Monistrol de 17h à 6h45 du matin¹".
- "02.12.1943. Aujourd'hui, Jules est allé au Puy spécialement pour se faire délivrer un certificat pour être dispensé de prendre la garde sur la voie. Il faut un certificat d'un médecin assermenté".

- "25.12.1943. Reçu cartes d'identités pour toute la famille".
- "Du 20.03.1944. Jules est parti au Puy pour passer une contre-visite concernant la garde à prendre sur la voie à Monistral".

b) Activités professionnelles

Les économies et maigres biens emportés de Villé lors de l'exode ne suffisant pas à assurer l'existence de sa famille, Robert WEILL exercera tout au long de la guerre diverses activités lui assurant quelques revenus.

- "04.06.1942. Je m'occupe toujours à l'atelier (de menuiserie). Ces derniers temps, je me suis beaucoup appliqué à faire du vernis au tampon. J'ai eu bien des différents avec RAVAUX (son employeur) qui cherche à profiter de la situation".
- "23.07.1942. je fais actuellement 2 buffets bas, premiers meubles que je fais tout seul (...). M. BLUM, quoi qu'ouvrier très expérimenté puisqu'il a 62 ans, n'avait jamais fait de portes galbées. Grâce à mon concours et par mon livre, nous arriverons à les faire quand même".
- "24.09.1942. Quitte atelier RAVAUX. J'étais donc 21 mois chez lui. Ses affaires commerciales sont liquidées".
- "29.09.1942. Entré chez CHAREYRE, fabrique de buffet de cuisine moderne en série".

Après le déménagement de la famille du Puy à Saugues, Robert WEILL trouve à s'employer chez son logeur, M. ROUSSEL, qui dirige, lui aussi, un atelier de menuiserie :

- "10.11.1942. Phase de notre vie à Saugues : (...) je fais une table".

¹ Gardiennage des lignes de chemin de fer pour éviter leur sabotage par la Résistance.

- "09.02.1943. En ce moment, j'aide M. ROUSSEL à l'atelier pour faire échelle et brouette".
- "23.04.1943. Depuis le 15, je m'occupe chez le menuisier M. DUPAIN, ce qui me donne des notions de menuiserie".
- "09.05.1943. J'ai travaillé quelque temps chez un menuisier DUPAIN. Le travail me distrayait bien, mais DUPAIN étant un homme de petit esprit, je ne pouvais pas continuer avec lui".
- "25.06.1943. Je me suis fait embaucher chez M. MEDARD Pierre, cultivateur à Villaret, en faisant un contrat. Sans être enchanté d'exécuter des travaux agricoles je me sens plus protégé contre les éventualités qui peuvent se présenter".
- "30.06.1943. Voilà 2 jours que je travaille chez MEDARD. J'ai appris à faucher et à faner, ainsi que toutes sortes de travaux dans la culture¹. Il n'y a pas de sot métier; il n'y a que des sottes gens. On est en général trop enclin à vouloir mépriser soit les cultivateurs, soit les artisans. Le meilleur remède à cela est d'y passer soi-même. Personne ne devrait ignorer la culture¹ dans la mesure dans laquelle je l'ignorais ; c'est donc la chose la plus utile à l'humanité. J'ai fait la fenaison qui était assez dure. Les fermiers sont bien gentils avec moi".
- "25.07.1943. Je continue à travailler à la ferme MEDARD où j'ai fait la fenaison et où l'on est en train de faire la moisson. Les gens sont bien gentils avec moi et ils cherchent à me faire plaisir".
- "07.09.1943. Hier après-midi, travaillé chez MEDARD pour faire des volets. Jules est venu voir le tabac qu'il a fait planter et qui a bien réussi".

- "13.10.1943. Hier après-midi, ramassé des pommes de terre pour la première fois de ma vie avec Marie MEDARD".

c) Le ravitaillement

Les cartes d'alimentation délivrées par l'administration étant insuffisantes pour nourrir une famille, le ravitaillement "hors tickets" a toujours constitué une partie importante des occupations quotidiennes. La famille WEILL-JOSEPH n'échappe pas à la règle :

- "08.10.1941. Myria est toujours très occupée à pourvoir aux besoins du ménage : cuisine, faire les chambres, lavage, raccommodage. Elle a bien du mérite. Jules s'occupe du ravitaillement qui est une question très importante en ce moment".
- "21.06.1942. Malgré les restrictions, nous mangeons encore bien, Dieu merci. Car combien de pauvres malheureux y a t-il qui ne mangent pas à leur faim !".
- "19.07.1942. Le ravitaillement devient de plus en plus difficile. Il y a beaucoup de gens qui sont bien malheureux, surtout dans les villes comme Lyon et Marseille".

En octobre 1942, Robert WEILL et sa famille sont assignés à résidence à Saugues, pittoresque bourg de 2500 habitants situé à environ 25 kilomètres au Sud-Ouest du Puy. Ce chef-lieu de canton, ancienne capitale du Haut-Gévaudan (le pays de la fameuse "bête" qui sévit à la fin du 18ème siècle), se blottit au pied des monts de la Margeride (1300-1500 mètres). La région conserve un caractère très rural, ce qui facilitait certainement plus qu'en ville, le ravitaillement.

¹ Comprendre l'"agriculture".

- "30.09.1942. Sommes allés avec Jules et Jean-Jacques dans une ferme de Verney, à 4,5 km de Saugues, pour nous ravitailler".
- "10.11.1942. Le ravitaillement est bon ici".
- "09.05.1943. Je me suis mis, avec Jules, à aller à la pêche à la truite".

A partir de cette date, Robert WEILL n'évoque plus les difficultés d'approvisionnement, preuve que celui-ci devait s'effectuer relativement aisément. Il faut préciser que "l'ordinaire" était régulièrement amélioré par les abondantes cueillettes de champignons et les pêches à la truite dans les torrents des environs.

d) Relations avec la population locale

Autant le dire de suite, les relations de la famille WEILL avec la population civile avec laquelle elle fut en rapport direct furent, à de rares exceptions près, très amicales. Ce fait confirme amplement la tradition d'hospitalité dont la région fit preuve vis-à-vis des réfugiés israéliques qui s'y cachèrent en grand nombre :

- "23.10.1942. On a eu beaucoup de visite au Puy avant de partir. Les gens nous ont montré toute leur sympathie (...). Nous avons déménagé mardi le 21 octobre. Notre nouvelle adresse : chez M. ROUSSEL, entrepreneur à Saugues. Nous sommes les seuls Juds¹ ici. Nos propriétaires sont bien gentils".
- "27.01.1943. Très touché par l'affabilité de nos propriétaires M. et Mme ROUSSEL qui nous font plaisir à toute occasion possible".

La sympathie de la famille ROUSSEL s'exprimera particulièrement lors du décès du père, Théophile WEILL, survenu à Saugues le 17.09.1943.

- "Madame ROUSSEL nous était d'un secours extraordinaire et je ne veux pas oublier ce qu'elle a fait avec un tact irréprochable. Dans la journée de vendredi, plusieurs personnes sont venues nous présenter leurs condoléances (...). Après le discours (l'éloge funèbre), bien des hommes de Saugues se sont empressés à descendre le cercueil pour le transporter dans le corbillard. Le Rabbin a fait la remarque : "Je n'ai jamais vu cela".
- "28.09.1943. Hier, j'ai de nouveau travaillé chez M. MEDARD pour faire les volets de la ferme. Ces gens-là sont de condition humble, mais cela n'est pas en rapport avec leur état d'âme que je juge pour être très bon. Honnêteté indiscutable".
- "19.05.1944. Les gens sont très hospitaliers. La sécurité est presque garantie".

Jean-Jacques JOSEPH, le jeune neveu de Robert WEILL, s'intègre lui-aussi très bien dans la société locale où il exerce notamment ses talents de jeune sportif. Il y fait également d'intéressantes rencontres :

- "17.11.1943. J. Jacques est heureux d'avoir en ce moment la compagnie de son ami typographe-poète Robert SABATIER, réfractaire, qui vient passer l'hiver chez sa grand'mère ici".
- "13.08.1944. J. Jacques s'est promené avec Robert SABATIER".

Le bourg de Saugues compte en effet parmi ses enfants célèbres l'écrivain Robert SABATIER dont la maison natale se situe rue des Tours Neuves. L'un de ses romans les plus

¹ Jud = Juif. Robert WEILL utilise souvent ce terme pour désigner les israéliques.

célèbres "*Les noisettes sauvages*" décrit d'ailleurs la vie à Saugues au temps de sa jeunesse.

2) Les relations avec la communauté juive

Après sa dispersion lors de l'exode de 1940, la communauté juive de Villé a rapidement renoué les liens entre ses membres. A la lecture du journal de Robert WEILL, on est étonné de constater le suivi très dense des relations entre toutes ces familles israélites, pour la plupart d'entre elles éparpillées en zone non occupée. Les relations épistolaires sont très fréquentes : à l'occasion du décès de Théophile WEILL survenu le 17.09.1943, ses proches ont reçu en l'espace de quinze jours une trentaine de lettres de condoléances émanant de la famille, directe ou lointaine, et des nombreux amis, prévenus de sa disparition. Robert WEILL reçut également plusieurs visites de familles juives réfugiées au Puy ou dans les environs.

Les visites entre familles israélites n'étaient pas rares, les enfants passaient fréquemment leurs vacances en-dehors de leur propre cercle familial ; en cas de danger, on les confiait pour quelque temps à des familles israélites moins exposées. Ces échanges ou visites, impliquant des déplacements par la route ou le train, cessèrent néanmoins au fur et à mesure que les mesures anti-sémites se firent plus répressives. La prudence la plus élémentaire imposait alors de rester dans son propre refuge et de ne pas s'exposer inutilement.

Le journal de Robert WEILL nous permet en tout cas de localiser avec une bonne précision le lieu de résidence de la majorité des familles juives de Villé.

3) L'anti-sémitisme

De par sa religion, Robert WEILL était particulièrement sensible aux mesures frappant ses coreligionnaires. Informé par la presse et la radio nationale, à la solde des occupants, mais également par Radio-Londres qu'il écoutait régulièrement et par les nouvelles circulant encore aisément au sein de la communauté juive, l'auteur s'en fait le fidèle rapporteur :

- "08.10.1941. A Paris, le lendemain de Yom Kippour, des synagogues ont été dynamitées. On dit que 18000 Juifs sont enfermés. Des otages ont été fusillés par suite d'attentats contre les Allemands (...) Son neveu (d'Edgard DREYFUSS) Paul est dans un camp de concentration en Allemagne. Pourquoi ?".
- "21.06.1942. En pays occupé, les israélites sont obligés de porter l'étoile de David sur fond jaune, quelle humiliation pour nous. Etre marqué tel un bandit pendant qu'il purge sa peine. C'est une honte pour la France de se laisser mener de la sorte au bout du nez par les Allemands. Il arrive continuellement en fraude des coreligionnaires de zone occupée. Serons-nous préservés ici en zone dite libre ?".
- "06.07.1942. Conversation avec Lucien PAULUS. Il m'a fait part, soi-disant dans notre intérêt, de l'antisémitisme qui gronde dans le groupement du GERAL. Les Juds se mettent trop en avant et pourtant il n'y en a pas dans le comité".
- "19.07.1942. Beaucoup de Juds sont obligés de partir de Clermont, les Alsaciens-Lorrains exceptés. Les Allemands ont l'intention de déporter vers la Russie 20.000 Juds de la zone occupée. L'avenir s'annonce bien sombre (...) 20.000 Juds ont été déportés de Paris en Pologne. Les femmes sont enfermées dans des camps, les hommes

- dans des autres. Est-ce vrai ? Il paraît que les rafles à Paris ont eu lieu samedi".*
- *"05.08.1942. Rencontré M. Emmanuel LEVY. Il me dit que la femme et la fille de M. HEYMANN, son beau-père, ont été enfermées par les boches en voulant passer la ligne de démarcation en venant de Saumur. Avec eux, 25 autres ont été enfermés et on est sans nouvelles d'eux. A la suite de cette arrestation, tous les juifs ont été arrêtés à Saumur et doivent être déportés. La terreur contre les juifs en zone occupée devient toujours plus grande et il est à craindre que si les événements défavorables se prolongent que nous aurons ici également à subir la terreur. Ici, il s'est formé une organisation SOL (Service d'Ordre Légionnaire) qui ne me paraît être autre chose que la SS allemande. Ils font une grande propagande contre les juifs".*
 - *"08.08.1942. Les jeunes israélites aux camps de jeunesse ont été renvoyés".*
 - *"16.08.1942. A la radio, on a donné le procédé des boches pour tuer 60.000 juifs à Minsk en trois jours. Quelle horreur de tuer d'une manière aussi lâche des enfants, des femmes et des hommes. Est-ce que Dieu approuve des faits pareils ?".*
 - *"21.08.1942. Causé avec Mme LEVY, revenue de Paris en fraude. Quelle horreur les agissements des Allemands envers les juifs. Arrestations en masse. Les hommes envoyés d'un côté (Pologne), les femmes d'un autre côté. Les enfants, on les met à l'Assistance Publique ou dans des maisons de correction. Qu'attendons-nous, juifs, pour nous grouper et prévenir aux éventualités possibles, même ici en zone non occupée. Mais quoi faire ? Toutes les frontières sont barrées. Il faut donc se contenter de cette phrase devenue proverbiale de Radio-Londres : attendre avec patience et confiance".*
 - *"24.08.1942. M. KAHN nous affirme que les juifs seront cherchés pendant la nuit. Jules s'est encore informé chez Mme LAZARE dont le fils était déjà parti. Jacques et Léopold KAHN, Jules et moi on s'est réfugié à la vigne. Mme KAHN et fils sont restés avec Myria et papa à l'appartement. Le lendemain, on a appris qu'il s'agit des juifs étrangers qui sont là depuis 1933, dont les Allemands ont demandé qu'on en livre 10.000. Qu'elle misère pour ces gens dont beaucoup sont des Allemands qui se sont réfugiés en France après les horreurs qui se sont passées là-bas".*
 - *"25.08.1942. Les juifs allemands qui ne sont en France que depuis 1933 ont été arrêtés pour être rassemblés et travailler en Allemagne, entre autres M. LEVY dont nous avons trouvé la femme désolée, Myria et moi. La population de Vals où il habite est indignée et très compatissante avec la famille, ce qui montre bien que l'opinion publique n'approuve pas ces mesures de cruauté contre les juifs".*
 - *"06.09.1942. Protestation par les évêques contre les mesures prises contre les juifs. Protestation des Américains au gouvernement de Vichy. Les israélites étrangers qui viennent d'être arrêtés ont été transportés à Rivesaltes¹ pour être transportés ensuite en Allemagne. Les hommes séparés des femmes, et les enfants des parents. A Marseille, il paraît qu'on a procédé à des rafles dans les rues. Nous passons des moments très soucieux".*
 - *"27.11.1942. Hier soir on a publié de Londres que les Allemands voulaient exterminer tous les israélites de Pologne jusqu'à la fin de l'année 42".*

¹ Près de Perpignan (Pyrénées-Orientales). Camp de regroupement des israélites de zone libre, l'équivalent de Drancy près de Paris.

- *"10.12.1942. Eu la visite de M. Gustave WEILL. Il nous dit que 3000 gris-verts sont au Puy. Beaucoup de Juds inquiets. Nouvelles lois anti-juives. Les Juds étrangers ne peuvent plus se déplacer. Pour tous les Juds une carte d'identité avec J. devient obligatoire".*
- *"17.12.1942. Affolement des Juds au Puy. On dit que LAVAL va livrer les Juds et une autre nouvelle disant que dans au plus tard 45 jours les Américains seront là. Bien des gens font des projets pour aller en Suisse ou en Europe".*
- *"09.02.1943. GIRAUD abolit par un décret toutes les lois raciales contre les juifs en Afrique".*
- *"02.03.1943. Dimanche le 28.02. J'étais au Puy pour m'informer sur les bruits qui ont couru que tous les juifs devaient être arrêtés. En réalité, il ne s'agissait que des juifs étrangers. On en avait arrêté 130 pour le département de la Haute-Loire, mais finalement ils en ont gardé 30 qui ont été transportés au camp de (illisible). Tous ceux qui avaient des attaches françaises ont été relâchés. Mais un faux bruit avait d'abord couru et tous les juifs s'étaient cachés".*
- *"16.07.1943. J'ai entendu dire que Oscar LEVY a été arrêté, ainsi que son fils et sa belle-fille sur le pont entre Tain et Tournon. A la suite d'une drôle de coïncidence, le père a dénoncé le fils. Ils ont été transférés à Drancy. Au Puy, il y a actuellement des SS. Leurs insignes, ce sont des têtes de morts".*
- *"02.09.1943. Des rafles un peu dans toutes les villes par la Gestapo".*
- *"15.09.1943. Hier soir, M. COHAILLON nous a averti de l'arrivée de 7 Allemands dont un civil à l'hôtel de France. Comme il y eu cette semaine des rafles à Issoire, on s'est mis sur nos gardes en connivence avec la famille ROUSSEL, nos charmants propriétaires (si on frappe avant d'ouvrir, ils nous préviennent et nous descendons sur la terrasse au moyen de l'échelle qui se trouve à la fenêtre ad hoc)".*
- *"13.10.1943. Des bruits courent sur l'acuité des lois contre les patriotes, les étrangers et les juifs sur l'instigation des autorités occupantes".*
- *"19.11.1943. Hier nous avons appris que M. et Mme Julien BERNHEIM de Strasbourg ont été amenés à Drancy. Leur fils aurait été tué en voulant prendre la fuite".*
- *"03.12.1943. Au Puy, grand affolement parmi les Alsaciens juifs et non juifs. Un bruit court suivant lequel les Alsaciens de 18 à 55 ans se trouvant en France seraient incorporés dans l'armée allemande. Les juifs seraient obligés de travailler dans la compagnie TODT. Le fils Albert LEVY, médecin, a été arrêté par les Allemands à la Feldgendarmérie".*
- *"10.12.1943. Mme GENDRE nous a prévenu que, par téléphone, elle a appris qu'au Puy tous les Alsaciens et les juifs sont cachés car ils prévoient des arrestations pendant la nuit. Nous avons couché chez M. LAGRANGE après avoir remis les clés à M. ROUSSEL".*
- *"19.12.1943. Il y a eu des rafles à Vichy et bien des gens ont été amenés dans des camps de concentration".*
- *"31.12.1943. Reçu lettre de M. Samuel DREYFUSS. Il dit que beaucoup de corréligionnaires ont quitté Clermont".*
- *"02.01.1944. On continue la poursuite des juifs. A Nice, une grande quantité de juifs*

ont été arrêtés. Les opérations ont été dirigées par le fameux boche BRUNNER, Chef du camp de Drancy. A coups de crosse, des gens ont été bourrés dans des wagons à bestiaux. Par M. METZGER, nous venons d'apprendre qu'à Paris, il y a eu de nouvelles rafles. On dit que 6 personnes israéliennes viennent d'arriver à Saugues à l'hôtel de la Poste".

- "09.01.1944. Nous venons d'apprendre qu'à Lyon ce ne sont pas les Gestapos qui ont ennuyé les Juds, mais la milice française".
- "12.01.1944. Hier, voyage au Puy (...) Rencontré Samuel LEVY dont le fils est à Drancy. Cet homme a beaucoup vieilli et se fait des reproches d'avoir ouvert la porte à la Gestapo".
- "03.02.1944. J. vient d'écrire qu'il y a eu des rafles à Lyon, entre autres Jacques WEILL d'Ingwiller. Sa femme et deux de ses enfants ont été arrêtés. Jules, J. Jacques et moi tombons sous les nouveaux décrets".
- "09.03.1944. Reçu une lettre d'oncle Jacques disant qu'il vient de recevoir une lettre d'oncle Moïse relativement optimiste, mais en supplément, au crayon, il était marqué : "Mon cher frère, on vient de nous emmener je ne sais dans quelle direction. Nous sommes malheureux, qui sait si on se reverra jamais. Mathilde, Germaine et Eliane sont avec moi. "Il est navrant de voir arrêter des gens aussi inoffensifs et paisibles".
- "10.03.1944. Hier soir on a annoncé de Londres : sur demande des autorités allemandes, les préfets départementaux sont obligés de livrer la liste des israéliens français et étrangers".
- "13.03.1944. Des horreurs se passent de tous les côtés en France (...). Depuis plusieurs jours, une vague d'antisémitisme, attisée

par les discours de Philippe HENRIOT (2 par jour) est fomentée. N'est-ce pas un prélude aux actes contre les israéliens, peut-être exigés par l'occupant. Pour exécuter ce terrorisme, il faut évidemment exciter et préparer l'opinion publique, soit en inspirant la haine par des arguments de peu de valeur, mais bien gonflés ou même quelquefois de pure invention. Tous les moyens sont bons pour arriver au but. Il faut un bouc émissaire qui peut être chargé impunément de toutes les atrocités qui arrivent actuellement, au peuple bien crédule. Les israéliens dépourvus de tous droits, persécutés déjà depuis des années, cette infime minorité sans défense, est tout à fait propice à être la victime de cette lâche besogne".

- "20.03.1944. Au Puy, Paul KLING et sa femme ont été arrêtés".
- "07.04.1944. A Montélimar, il y a eu beaucoup d'arrestations. A Nîmes on a fait des rafles de tous les hommes qu'on supposait être juifs. On les a enfermés à la synagogue et on leur a fait passer une visite. Le fils BERNHEIM a été tué sur un toit en prenant la fuite. La famille a été enfermée. Le rabbin HIRSCHLER est, paraît-il, enfermé (...) Clémence, la soeur de Jules, écrit qu'on a fait une perquisition pendant la nuit".
- "21.04.1944. Vu Mme EMMANUEL dont le fils médecin a été déporté en Allemagne. Ils sont sans nouvelles. On m'a dit que les 2 fils S. de Strasbourg ont été fusillés comme otages à Périgueux. Ils ont été arrêtés dans le train à l'enterrement de leur mère. Un ancien général Jud était la semaine dernière au Puy. Il venait du Gard et se trouve traqué comme une bête".
- "27.04.1944. Hier il y eu des arrestations au Puy par la Gestapo, dont les victimes étaient Mme Marcel MEYER, M. Georges LEVY, avocat, ROSENSTIEL, dentiste. On

leur a demandé de l'argent et on les a relâchés".

- *"02.05.1944. Presque tous les corélégionnaires ont quitté le Puy en ce moment, mais beaucoup ont réintégré le logement peu de temps après. Un cas analogue s'est produit la semaine dernière à Monistrol. La victime a été M. GOLDSCHMITT de Mulhouse auquel on a enlevé (des hommes en civil parlant parfaitement le français et l'allemand, armés de mitraillettes) de l'or et de l'argent liquide. M. GOLDSCHMITT a été emmené en Lozère où il a été relâché".*
- *"19.05.1944. Nous vivons des moments d'insécurité et d'inquiétude. Nous sommes déclarés ici et craignons des mesures générales contre les juifs".*
- *"23.05.1944. Ce matin on a dit qu'à Toulouse, Montpellier et Limoges, il y aura une rafle d'israélites de 18 à 45 ans le 25 mai".*
- *"30.06.1944. Hier, Jules a appris la nouvelle de la mort de son cousin René WEILL de Reichshoffen, fusillé en Dordogne comme otage, en même temps que le beau-frère de celui-ci".*

A la lecture de ces témoignages, on aura compris l'angoisse permanente dans laquelle les familles juives pouvaient vivre. Robert WEILL, résidant sous sa vraie identité et fiché comme juif, avait conscience des menaces pesant sur sa famille. Au printemps 1944, alors que la répression anti-sémite atteignait son paroxysme, il avait pris soin de préparer une cache :

- *"30.03.1944. Loué à Besseyres une petite maison à raison de 350 F par mois".*
- *"23.04.1944. Je viens d'exprimer mon avis de rejoindre bientôt notre gîte, car au moment*

du débarquement il y aura certainement de grandes difficultés pour voyager car on s'attend à la déclaration de l'état de siège dont on connaît les funestes conséquences".

- *"19.05.1944. Trouvé un gîte en cas de besoin".*

La famille n'aura pas besoin de recourir à cette solution, la région étant assez rapidement libérée par les résistants, comme nous le verrons ultérieurement.

4) La situation militaire internationale

Comme toute personne prise dans un conflit, Robert WEILL n'a cessé de suivre la situation militaire sur tous les fronts. Il le fait bien évidemment en écoutant Radio-Londres, qu'il cite à de nombreuses reprises dans son journal. Nous ne reviendrons pas sur cet aspect de son texte, aucune information originale ou inédite n'y apparaissant.

5) La situation militaire locale (le maquis)

Robert WEILL suit bien évidemment l'apparition et le développement des mouvements de résistance sur le sol français. En 1943 et 1944, Saugues se situera en plein coeur d'un secteur montagneux où les maquis prendront une importance considérable, au point de se rendre entièrement maîtres de la région bien avant l'arrivée des troupes de libération. L'Alsace n'ayant pas été libérée selon le même schéma, il nous semble intéressant de reproduire le témoignage assez précis transmis par Robert WEILL.

- *"19.08.1943. René (frère de Robert) vient d'écrire qu'il y a eu près de chez eux (dans l'Ain) des attentats contre des tunnels et il s'attend à être obligé de faire le garde-voies".*

- "03.10.1943. Hier, nouvelles locales sensationnelles : les prisonniers politiques du Puy (40), de St-Etienne, Clermont, Tulle, se sont tous évadés".
- 07.10.1943. L'action des patriotes en France devient de plus en plus efficace. Cette semaine, on a fait sauter une usine électrique à Châlons-sur-Saône, dont dépendent toutes les usines du Creusot qui, paraît-il, ne pourront fonctionner pendant 8 mois. On s'attend à des représailles de la part des Allemands (...). On dit qu'au Puy, des bombes ont été placées à plusieurs endroits mais n'ont pas explosé. Des baraques de militaires ont été incendiées à Brives".
- "25.12.1943. Ces jours-ci, le monument LA FAYETTE au Puy a été enlevé par les Allemands pour la récupération du bronze. Avant l'envoi à l'usine, on a déposé le monument au Musée CROZATIER. De là, les forces de la Résistance française l'ont enlevé et le monument a été enterré à un endroit inconnu".
- "23.01.1944. Enormes agissements des résistants, surtout en Savoie. Les lignes de chemin de fer ont sauté à beaucoup d'endroits. Des jeunes gens d'ici, surtout ceux de 20 ans qui doivent passer la visite¹ prennent le maquis".
- "03.02.1944. 15000 gendarmes ont la mission de marcher contre les jeunes gens du maquis en Haute-Savoie par ordre de DARNAN. Quelle horreur de voir marcher des français contre d'autres français !".
- "15.03.1944. Le fils du maire de St-Privat qui avait une place prépondérante dans la Résistance à Dijon a été arrêté. La veille de son arrestation, un faux membre de la

Résistance l'a vendu. Le lendemain il devait recevoir le matériel d'un avion. L'avion est arrivé et a été descendu en flammes par les Allemands. 3 victimes. 3 autres ont pu descendre en parachute, c'étaient des Canadiens qui croient en un débarquement au mois d'avril".

- "18.05.1944. Les réfractaires ont arrêté près de Paulhac M. CHASSAIN de Saugues qui avait un chargement de beurre et d'oeufs. On l'a allégé de son chargement au prix de la taxe. M. BORDES qui est propriétaire d'un moulin prétend que les réfractaires ont enlevé un camion de farine. Cette nuit, on a enlevé à M. GERBIER, maire de Saugues les pneus de l'auto et l'essence qu'il possédait. A M. GAREL, garagiste, les réfractaires armés ont sollicité, après l'avoir fait sortir de son lit à minuit, une moto, 2 vélos, 500 litres d'essence. Un camion tout neuf appartenant aux Ponts-et-Chaussées a été emmené par les réfractaires".
- "19.05.1944. C'était la foire à Saugues. La Deutsche Schutzpolizei était là pour enquêter sur les incidents. Il paraît que des grosses formations de maquisards se trouvent dans les forêts qui environnent Saugues".
- "24.05.1944. Hier, des hommes du maquis sont venus à l'Hôtel de France où se trouvaient les autorités s'occupant du ravitaillement et le sous-intendant du Puy qui devait réquisitionner une centaine de bêtes à cornes pour le compte des Allemands. Les hommes du maquis, armés, leur ont signifié, malgré la présence des gendarmes, de suspendre leurs fonctions car ce sont eux qui prennent le commandement. Les fonctionnaires sont partis sans protester, l'un disant qu'il veut demander sa démission, un autre veut demander 30 jours de congé, et ceux du Puy ont pris la poudre d'escampette. Les paysans, heureux, ont reçu l'ordre de ramener chez

¹ Probablement une visite médicale précédant le départ pour le S.T.O.

eux les bêtes réquisitionnées. 50 bêtes devaient être cherchées pour les réquisitions avec 3 camions, mais la route leur était barrée par les hommes du maquis et renvoyés chez eux. Aujourd'hui, il y a eu pour la première fois de la viande sans ticket dans les boucheries de Saugues, soi-disant grâce aux maquisards. Les maquisards sont en possession de belles voitures à essence (on ne voyait plus que des gazobois). Ce matin, on a dit que pendant la nuit on a cherché une voiture de tourisme à M. JOBERT, ingénieur des Ponts-et-Chaussées. On dit que le chef de la Résistance du maquis est à Saugues et on prétend que dans un mois on sera maître de la situation. 20 maquisards ont dormi à l'Hôtel de France cette nuit. On croit que les Allemands ne réagiront pas à ces événements, les mêmes incidents s'étant produits à d'autres endroits du département".

- *"26.05.1944. La nuit de mercredi à jeudi il s'est passé toutes sortes d'événements locaux. Le nouveau car du Puy a été enlevé, ainsi qu'une voiture de CHAUADE père. On dit que ceci est fait par la Résistance. Une autre voiture qui se trouvait dans le garage de M. le curé BERTRAND a disparu également. Deux bombes ont éclaté chez LAURENT à Monteiller, réputé collaborateur ; 9 hectolitres de vin et autres affaires ont été emportés par le maquis. A le chef de gare qui a tué un maquisard a été lui-même tué par les camarades de la victime. Rodez (Aveyron) est, paraît-il, dans les mains du maquis. A Clermont, on dit que les Allemands eux-mêmes disent que la guerre est finie. Il y a là-bas de grands mouvements de résistance et on croit qu'elle prendra incessamment le pouvoir là-bas".*
- *"30.05.1944. Le cafetier CUBIOLES a été arrêté par le maquis, ainsi que sa femme et son fils. Pendant la perquisition, un maquisard a eu un accident et s'est tué avec sa propre arme. Hier, j'ai été témoin au Villeret*

d'une chasse à l'homme. LAURENT, le fermier, s'est sauvé dans les champs à l'approche d'une voiture des maquisards. J'ai suivi un moment les phases de la poursuite pendant laquelle des rafales de mitraillettes ont été tirées sur LAURENT qui a pu s'échapper en se cachant dans les genêts. POILLE, huissier de Saugues, a quitté Saugues. On dit qu'il avait fait partie de la Milice".

- *"31.05.1944. On dit que le Dr. GERBIER, maire de Saugues, a démissionné pour raisons de santé. Une vingtaine de camions seraient arrivés par la route de Langeac pour rejoindre le maquis vers Venteuge".*
- *"01.06.1944. Ce matin, alerte à 7h30. Mme ROUSSEL nous a prévenu de l'arrivée de 4 camions d'Allemands. On craignait la bataille. Nous sommes partis avec quelques hardes. Je suis redescendu de suite pour chercher les affaires oubliées. J'ai appris que la ligne de chemin de fer entre Monistrol et Aleyras a sauté pendant la nuit. Ces 4 camions venant de la route de Langeac se sont dirigés sur Monistrol. Je suis remonté à la ferme et nous sommes tous redescendus. A midi et demi, les mêmes camions sont remontés et passés par Saugues direction Langeac. Au Puy, les maquis se sont emparé hier soir d'une citerne de vin. Bien des camions occupés par des jeunes du maquis ont passé hier soir, tous armés. Les jeunes gens d'ici, des classes 45, 44 et 43 seraient convoqués par le maquis. Les Allemands ont convoqué tous les camions d'ici à rejoindre le Puy, mais tous sont en réparation".*
- *"02.06.1944. Hier, grand affolement à Saugues. On disait que les Allemands devaient venir pour faire des rafles pendant la nuit. Tous les hommes de Saugues allaient découcher à la campagne. Le car du Puy n'est pas arrivé. Le chauffeur a téléphoné que les Allemands devaient monter*

avec du matériel lourd. Nous avons pris la décision de partir dans une ferme à 10 km. Nous avons préparé nos sacs-touristes. M. et Mme BERNARD ont passé la nuit chez nous pour partir à pied ce matin à Monistrol, tellement chargés qu'ils m'inspiraient la pitié. Ces gens sont affolés. Beaucoup de jeunes gens de l'endroit se sont engagés hier soir au maquis. Ce matin, j'ai vu opérer pour la première fois les maquisards à Saugues. 1 camion + 1 camionnette + 3 tractions avant. Les maquisards, tous vêtus différemment, portent des armes, mitraillettes, FM et revolvers. Ils ont sorti du sucre des épiceries et ils l'ont distribué à la population, surtout aux familles nombreuses en disant que demain tout le monde en aurait. Ils ont occupé la Poste (soit-disant pour une demi-heure). Toutes les communications par téléphone sont coupées. Ce matin, on a entendu des coups de canon. On dit que des batailles sont engagées entre Allemands et maquis près de Clavières".

- "04.06.1944. Vendredi soir, Mme FOUILLÉ vint en toute hâte nous prévenir de l'arrivée de 30 camions d'Allemands. Myria ayant une sinusite, nous l'avons confiée aux soins de Mme ROUSSEL qui a accepté de bon gré comme toujours quand on la sollicite pour un service. Jules, J. Jacques et moi, nous avons passé la nuit chez MEDARD (la ferme où Robert WEILL travaillait à l'occasion). Tous les hommes de Saugues ont découché comme nous. La nouvelle a été lancée par téléphone. Ce n'était qu'un bobard et rien n'est arrivé. A 7 heures du matin, Mme ROUSSEL a mis un drap blanc à la fenêtre qui, d'après convention, devait nous dire que le danger est passé. Hier toute la journée, des hommes du maquis ont circulé dans Saugues, toujours armés et en formation de corps francs. Ils rançonnent des véhicules, des carburants et des vivres. Dans la soirée, événement sensationnel. J. Jacques est venu

m'appeler pour aller voir au Cours National l'arrivée d'environ 150 hommes en 2 grands camions venant de la direction de Nîmes, tous impeccablement habillés kaki et armés de mitraillettes, de motos sur les camions. Ils étaient conduits par des officiers en uniformes d'avant-guerre. Ils entamaient la Marseillaise devant les Sauguais rassemblés. Beaucoup pleuraient de joie. Mon émotion était grande, une vision me rappelant l'entrée des Français en Alsace en 18 se présentait à moi. La liberté paraissait nous revenir après 4 ans d'oppression pesante. Deux Américains dans une voiture, armés également de mitraillettes, faisaient partie du groupe. J. Jacques et moi leur avons adressé quelques bribes d'anglais. Ils ont dit qu'ils étaient aviateurs, obligés d'atterrir près de Roanne et ils ont rejoint le maquis. En partant, ils nous ont fait le signe V. Cette scène m'a fortement remonté le moral. Hier on a parlé également d'une escarmouche entre Allemands et maquis près de Polac".

- "6 JUIN 1944 (en majuscules dans le texte). A 8 heures et demie, Mme ROUSSEL frappe hâtivement en disant qu'il a été annoncé au poste suisse qu'un débarquement a eu lieu sur les côtes nord de la France. A Saugues, le drapeau français avec croix de Lorraine a été hissé à la mairie. Le maquis s'est chargé de hisser les couleurs. L'envoi des couleurs a été commandé par le commandant LEVY. D'après le commandant, la ville de Saugues est la première libérée de France".
- "07.06.1944. Ce matin alerte. 15 camions d'Allemands étaient signalés qui sont partis du Puy en direction de Saugues, mais plus tard on a appris qu'ils ont pris la direction d'Aleras. 2 blessés sont arrivés à l'hospice venant d'un petit maquis près de Solignac qui a été attaqué pendant la nuit par des Allemands et des miliciens. Des gens du maquis se sont accaparé cet après-midi un camion plein d'affaires de l'hôtel ANGLADE.

Ce soir les gendarmes de Monistrol sont venus à Saugues pour se rendre au maquis".

- *"8 juin 1944. Le curé de Monistrol a été fusillé pour avoir fait partie de la Milice".*

- *"14.06.1944. Samedi le 10 juin vers midi, la nouvelle s'est répandre à Saugues que les Allemands, au nombre de 2000, étaient à Monistrol en vue d'opérations contre le maquis. La veille au soir, on annonçait déjà que dans les départements de Haute-Loire, Puy-de-Dôme, Cantal et Allier, défense à tous véhicules, autos et motos, de circuler. Les autorités allemandes tirent sur chaque véhicule en circulation sans avertissement en dehors du service médical. Des bruits courent qu'une partie des forces allemandes montent vers Saugues. On voit passer un gros camion qui va à leur rencontre sous les acclamations de la population. Les Allemands sont arrivés en camion jusque (illisible). On amène des blessés à l'hospice de Saugues. Bien des Saugains s'enfuient à la campagne... Hier mardi, J.Jacques et moi avons tenté d'aller à Saugues. Mais étant arrivés devant Saugues, nous avons appris que samedi soir les Allemands ont été repoussés par les maquisards. Dimanche, Saugues a été bombardé par avion. Lundi, les Allemands sont rentrés dans Saugues, le maquis s'est retiré vivement. Pendant la bataille, les Allemands ont laissé beaucoup de morts sur le terrain, les maquis bien moins. Ils ont mitraillé, tiré sur des jeunes gens qui s'enfuyaient à travers champs. L'école des frères est occupée par les Allemands".*

- *"21.06.1944. Revenu à Saugues hier soir. Il n'y a plus que quelques Allemands et des Mongols qui sont cantonnés à l'école laïque à côté de chez nous. Les Sauguains ont tous les nerfs tendus et vivent encore sous le coup des évènements récents".*

- *"26.06.1944. Le maquis de la Haute-Loire a eu des défaites après avoir abandonné Saugues et les environs. Il a également perdu la bataille à Garabit¹. D'après le chef de la Croix-Rouge le maquis a eu 1500 morts depuis la bataille de Saugues². Saugues est actuellement occupé par une vingtaine de militaires allemands se composant de Mongols et de Tartares qui cherchent à sympathiser avec la population. Beaucoup de maquisards rejoignent leurs foyers.*

- *"30.06.1944. Hier causé à un Tartare, feldwebel allemand actuellement, ancien lieutenant de l'Armée Rouge. Il a du combattre contre les Allemands, a été fait prisonnier en 41. Il était dans un camp de prisonniers près de Minsk pendant 5 mois. Il y avait au début 36.000 hommes. Au bout de 5 mois, il restait en tout 528 hommes vivants (les malades compris). Pour échapper à la mort, il se laissa enrôler dans la légion tartare".*

- *"02.07.1944. Au Puy, hier, 30 jeunes gens ont été raflés pour travailler en Allemagne. Tous les Allemands se trouvant à Saugues sont partis hier, entre autres le feldwebel tartare qui m'a fait de chaleureux adieux. Dans les villages des environs, bien des hommes et femmes ont été fusillés comme otages par les Allemands. Un homme de Clermont est venu reconnaître son fils mort dans le maquis à l'âge de 16 ans. Il est parti sans le consentement de ses parents avec 4 autres jeunes gens de Clermont de son âge".*

- *"19.07.1944. Les maquis reviennent de nouveau à Saugues pour faire des emplettes dans les magasins, pour habiller essentiellement des Russes qui se sont rendus au maquis".*

¹ Localité du Cantal située sur le versant occidental de la Margeride, connue pour son viaduc sur la Truyère, construit par Gustave EIFFEL.

² Robert WEILL évoque notamment les combats meurtriers survenus entre Allemands et maquis au Mont Mouchet (1465m) situé entre Saugues et St-Flour.

- "02.08.1944. Ce matin, le maquis a fait sauter le pont de Ponzasse à Monistrol. Ainsi la route du Puy à Saugues se trouve coupée. Les différentes routes menant vers le Puy ont été coupées de la même façon et on dit que le Puy sera complètement isolé. N'est-ce pas un plan d'ensemble, propre à isoler l'armée allemande qui se trouve dans le Midi".
- "07.08.1944. Les maquis ont affiché à la mairie de Saugues un tarif des principales denrées : le beurre 70 F le kg au lieu de 90, les oeufs 30 F la douzaine au lieu de 50, le veau 50 F le kg au lieu de 70, le boeuf 30 F le kg au lieu de 40".
- "20.08.1944. Un maquisard est venu avec la mission d'appeler au secours le maquis du Puy pour libérer la ville. Au Puy, il y a eu des combats de rue, la Kommandatur et la Préfecture ont été prises d'assaut. Les Allemands se sont retirés à la caserne ROMENS. Les Allemands se sont rendus hier soir, mais la Milice continue à tirer des toits et des fenêtres de certaines maisons. Trente hommes de Saugues ont pris part, mais mal armés. Une partie des troupes du Puy s'est sauvée vers Clermont, le maquis cherche à les arrêter. Des femmes militiennes ont également pris part aux combats ; celles qui se font arrêter sont tondues. Des Allemands en vêtements civils ont été arrêtés à Saugues. Un paysan accusé d'avoir volé des affaires parachutées a été conduit par Saugues, les mains en l'air, pieds nus, conspué par la foule et même de ceux qui étaient d'opinion douteuse auparavant".
- "22.08.1944. Hier soir en descendant du Villaret, je vois un grand drapeau planté sur la Tour des Anglais¹. En entrant dans Saugues, toutes les maisons étaient pavoi-

sées. On avait publié en effet que la Haute-Loire est complètement libérée. L'enthousiasme battait son plein. Un défilé est organisé à Saugues. On attend les FFI qui ont participé à la libération du Puy".

- "23.08.1944. Manifestation patriotique à Saugues sous la direction de M. COHAILLON, nommé Commandant. Un nouveau maire a été nommé, M. ROMENS, ancien huissier. Salves au monument aux morts avec Marseillaise".

6) Développements philosophiques

Pour achever l'historique de la famille WEILL pendant la guerre et donner une image complète de la teneur de son journal, nous en reproduisons ci-après un extrait dans lequel Robert WEILL, comme il aimait à le faire de temps à autre, se livre à des considérations philosophiques sur l'existence.

- "27.09.1943. De la souffrance naissent les plus grandes vertus, disait BOSSUET. Les douleurs causées par la maladie, les souffrances et le décès de cher Papa m'ont fait envisager la vie d'une autre manière que par le passé. La vie terrestre elle-même, qui n'est qu'un passage, ne doit être que secondaire en comparaison de l'éternité, c'est-à-dire que la vie de l'âme. Tout le soin primordial doit donc être porté à l'âme qui doit rester pure au moment de quitter ce monde. Avec cet état d'âme et d'esprit, je crois que la vie terrestre sera plus facile et te place au-dessus du pusillanisme et de la mesquinerie que la vie terrestre contient en énorme et pernicieuse quantité. Depuis quelques jours, je sens mon état général d'âme et d'esprit plus rasséréné et je l'attribue essentiellement à ma nouvelle manière de considérer la vie. C'est un chemin droit, tu ne dois pas devenir chancelant et dévier de cette route qui est la bonne. Tu dois surmonter toutes

¹ Ancien donjon du Château (12ème siècle).

les difficultés qui barrent cette route et, de cette manière, tu seras un homme sûr de toi-même, chose très appréciable. Il ne faut pas porter de haine à ceux qui ne suivent pas le même chemin que toi ; leur vie est inconstante et insidieuse. Ils auront souvent des joies impétueuses, mais non durables, pendant que ton état d'âme sera toujours serein. Ceux qui sont susceptibles de pouvoir te suivre ou t'accompagner sur la route, il faut leur indiquer le chemin ; c'est, je pense, un énorme service que tu leur rends. Combien de difficultés s'aplanissent rien qu'en possédant cet état d'âme qui te met au-dessus de toute la mesquinerie qui se présente au courant de la vie. Je me sens transformé par ce changement et prie Dieu de m'aider à pouvoir poursuivre dans cette voie. Je pense qu'en faisant cela, je ne fais que continuer le tracé de mon père toujours trop silencieux. Mais c'est peut être le mystère de ce silence qui m'a amené à tout cela. Contrairement à ceux qui s'appliquent trop à vouloir imposer leur propre façon de penser à leurs enfants, qui eux alors ne pensent qu'à critiquer ce qu'on veut leur imposer. C'est dans ce sens que je suppose que Papa nous a laissé notre liberté d'action, avec l'espoir secret de nous voir suivre un jour son exemple".

III - LES FAMILLES BADER ET DREYFUSS A MILLAU

1) La famille BADER

En 1938, à la mort de Camille BADER, marchand de bestiaux et propriétaire d'une boucherie à Villé, celui-ci laisse une veuve, Céline, 3 fils : Myrtil, René et Lucien respectivement nés en 1907, 1909 et 1915 et une fille cadette Berthe née en 1918. Les trois fils sont mobilisés à la déclaration de guerre.

Myrtil, l'aîné, ne sera pas libéré après l'armistice de 1940, contrairement aux prisonniers alsaciens-lorrains. Probablement en raison de sa religion, il sera transféré dans un Stalag en Allemagne jusqu'à la fin de la guerre. Ses 2 frères René et Lucien réussiront à fausser compagnie aux Allemands. Le premier, blessé à la main, sera hospitalisé à Lyon et s'évadera grâce à la complicité des religieuses-infirmières. Il gagnera Millau où s'est réfugiée sa famille, en particulier sa jeune épouse Fernande née METZGER. Lucien gagnera également Millau par la suite, via Limoges.

2) La famille DREYFUSS

De la nombreuse famille Henri DREYFUSS, ne restent à Villé en 1939 que la mère Caroline, son fils Edgar né en 1900, dentiste de son état, son épouse Rosa et leurs deux jeunes enfants Henri et Francis, ainsi qu'une fille Berthe, déjà veuve. Furent également du voyage à Millau, les parents de Rosa DREYFUSS, Mathieu BADER et son épouse Berthe.

3) Départ de Villé

Les deux familles BADER et DREYFUSS organiseront un départ commun avant l'arrivée des troupes de la Wehrmacht en Alsace en juin 1940. Tout le monde s'embarque à bord de 2 voitures et, dans un premier temps, gagne Vichy où Lucien DREYFUSS, (fils de Caroline et frère d'Edgar) tient un commerce de meubles. Le voyage s'avère particulièrement pénible, surtout pour les deux jeunes enfants. Pris dans les encombrements provoqués par les milliers de familles fuyant vers le Sud devant l'arrivée des Allemands, le convoi est mitraillé aux alentours de Montceau-les-Mines en Bourgogne. Après quelques jours de repos à Vichy, les deux familles craignant l'arrivée des troupes allemandes, reprennent la route dans un chaos toujours aussi dramatique.

Ils passent par Mende en Lozère, sont obligés de camper plusieurs nuits à la belle étoile ou dans une porcherie au bord du chemin. Tout le monde atteint finalement sain et sauf la ville de Millau (département de l'Aveyron) au bord du Tarn.

4) A Millau

Comment les familles BADER et DREYFUSS ont-elles abouti en ce lieu ? Berthe BADER, la cadette, avait épousé M. KLING de Mommenheim, celui-ci étant lié d'amitié avec le receveur des Postes local originaire de Millau. En 1939, à la déclaration de guerre, ce dernier avait mandaté son frère resté au pays, le boulanger GAYRAUD, de louer un appartement pour eux à Millau. Une partie du mobilier y avait d'ailleurs déjà été déménagé en prévision de l'évacuation.

C'est donc cet appartement du centre-ville (1, boulevard St-Antoine) que les familles BADER et DREYFUSS occupent conjointement pendant deux ou trois semaines, le temps de trouver des logements supplémentaires en vue de l'arrivée des frères BADER et de la famille KLING de Mommenheim. La famille BADER s'installera finalement 24, rue ... Alsace-Lorraine ! Une fois installés dans leurs nouveaux meubles, les BADER et les DREYFUSS s'efforceront de se recréer une vie tant soit peu normale, d'une part pour assurer leur subsistance, d'autre part pour ne pas éveiller de soupçons sur leurs origines géographiques et religieuses.

Grâce à la complicité d'un Alsacien devenu secrétaire de mairie d'un village des environs, les deux familles purent obtenir des faux papiers : les BADER se transformèrent en BADIER, les DREYFUSS adoptèrent le nouveau patronyme de DEYBRE, histoire de conserver un lien, si ténu soit-il, avec le Val de Villé.

5) Millau 1940-1942

Edgar DREYFUSS, dentiste de son état, put rapidement trouver du travail dans sa profession. Il exerça dans une clinique mutualiste de la ville, place des Halles, assisté par son épouse Rosa. Ils se rendirent rapidement compte que le lieu servait de point de ralliement aux mouvements de Résistance implantés dans la région.

Leurs deux jeunes enfants, Henri et Francis, fréquentèrent tout d'abord l'école maternelle du boulevard St-Antoine, puis l'école primaire Paul Bert située place du Maréchal Foch. Les enseignants n'ignoraient rien de la véritable identité de leurs jeunes pensionnaires et s'étaient même proposés, en cas de rafles anti-juives, de les cacher dans un couvent des environs. Cette attitude s'expliquera aisément lorsqu'on sait que parmi les maîtres d'école figuraient plusieurs responsables de la Résistance qui n'hésitaient pas à apprendre et à faire chanter la *Marseillaise* à leurs élèves.

René BADER, quant à lui, trouva à s'employer dans un fondoir de suif situé à proximité du Tarn. Ce type d'établissement trouve logiquement sa place à Millau, ville très connue à l'époque pour ses ganteries, industrie s'accompagnant d'activités annexes comme la tannerie des peaux et la fonderie des graisses animales. Cette dernière activité avait pour caractère marquant de répandre des odeurs particulièrement nauséabondes dans son voisinage. Le patron de l'établissement, M. MARQUES, était lui aussi, un résistant notoire qui fournissait les maquis en savon, suif et en ravitaillement divers. René BADER lui apportera son concours par la suite en prenant livraison, à l'arrivée de l'autocar venant de Montpellier, de valises en fer blanc contenant des journaux clandestins qu'il acheminera à leurs destinataires.



A Estallane en 1944. Au premier rang : Francis et Henri DREYFUSS. Au second plan Berthe BLOCH, Berthe BADER, Mathieu BADER, Rosa et Edgar DREYFUSS (Doc. R. DREYFUSS).



Estallane 1944. Au premier plan : Rosa DREYFUSS avec ses fils Francis et Henri ; à l'arrière : Berthe BLOCH, Berthe BADER, Edgar DREYFUSS et Mathieu BADER. (Doc. R. DREYFUSS).



*Francis et Henri DREYFUSS en cueillette à Estallane
(Doc. R. DREYFUSS).*



*Rosa DREYFUSS et son fils aîné Henri à Salles-Curan
(Doc. R. DREYFUSS).*

La période 1940-1942 est surtout marquée par une traque aux juifs étrangers réfugiés en France. Ceux-ci, lorsqu'ils tombent aux mains de la Milice, sont impitoyablement expulsés vers l'Allemagne qui leur réserve le sort que l'on sait.

6) Millau 1942-1944

A l'invasion de la zone libre par les troupes allemandes en novembre 1942, la situation de l'ensemble des familles israélites devient des plus précaires et les rafles se multiplient. Une partie des soldats de la Wehrmacht s'installe d'ailleurs dans la "*Maison du Peuple*", juste en face du domicile d'Edgard DREYFUSS. Un jour, celui-ci voit arriver le commandant allemand de la place de Millau qui a eu le malheur de casser sa prothèse dentaire. Le cabinet étant équipé du matériel nécessaire, le général débarque à la clinique, entouré de tout son état-major. Pour ne pas trahir ses origines alsaciennes, Edgar DREYFUSS converse en langue anglaise avec l'officier, homme courtois et cultivé par ailleurs. La réparation ayant été menée à bien, l'Allemand quittera les lieux plein de gratitude pour le dentiste, promettant de lui venir en aide en cas de besoin. Quelques jours plus tard, alors que les DREYFUSS se promènent en ville, ils croisent l'officier allemand perché sur son cheval et... qui les salue bien bas en public ! Personne, heureusement, ne se méprendra sur les raisons de ces salutations !

Dès 1943, la situation deviendra extrêmement dangereuse en raison de la multiplication des rafles qui touchent également les juifs français. Les deux familles villoises devront alors prendre de multiples précautions et, en particulier, trouver des caches en cas de perquisitions qui menaceraient leurs domiciles habituels et connus.

La famille DREYFUSS louera un petit meublé d'une pièce situé près du pont Lerouge sur le Tarn et viendra s'y réfugier en cas de danger. C'est d'ailleurs pendant l'un de ces séjours que les Allemands perquisitionneront l'immeuble où habitent habituellement les DREYFUSS-DEYBRE. La nuit précédente, en effet, une fusillade avait réveillé le quartier, l'une des sentinelles allemandes postées devant la Maison du Peuple ayant entrevu une silhouette dans la nuit (il s'agissait en fait d'une soeur garde-malade venue soigner un patient). Les habitants de la maison furent alignés devant un mur et interrogés. Ils expliquèrent que les locataires de l'appartement vide (celui des DREYFUSS) étaient partis en vacances !

René BADER croisa, lui aussi, les soldats de la Wehrmacht en de nombreuses occasions, en particulier une fois lorsque ceux-ci étaient à la recherche d'une maison de tolérance. Faisant naïvement croire qu'il ne comprenait guère leur langue, il leur indiqua la maison des soeurs garde-malades ! Sa famille, elle aussi, aménagea un gîte de secours et loua une mansarde lorsqu'elle ne se rendait pas dans l'un des cabanons édifiés dans le vignoble implanté sur un coteau à la sortie de la ville. Il s'agissait également de protéger un enfant âgé de 9 ans, Freddy, que les BADER avaient recueilli lorsque ses parents, juifs allemands, avaient été arrêtés et déportés, puis leur propre fille qui naquit à Millau en 1944.

Edgard et Rosa DREYFUSS trouvèrent des abris en-dehors de la ville pour leur famille composée, rappelons-le, des parents de Rosa (Mathieu et Berthe), d'une soeur d'Edgar (Berthe) et des deux jeunes enfants du couple (Henri et Francis). Les clients du cabinet dentaire ainsi que les voisins et relations de Millau (qui se montrèrent toujours très accueillants vis-à-vis des réfugiés juifs alsaciens) purent fournir à la famille DREYFUSS trois possibilités de repli :



MILLAU, automne 1944. Les cérémonies de la Libération. (Doc. R. DREYFUSS).



- 1) une résidence à Salles-Curan, petite station climatique au bord du lac de Pareloup, à une quarantaine de kilomètres au Nord-Ouest de Millau en direction de Rodez.
- 2) une maison dans le hameau de Boulloc, à près de 1000 mètres d'altitude sur le plateau de Lévézou, également au Nord-Ouest de Millau. Le propriétaire, le boulanger FABRE de Boulloc, était un patient d'Edgar DREYFUSS.
- 3) une maison isolée à Estallane, autre hameau situé dans la même région, mise à disposition par un boucher de Millau.

La dernière maison étant la plus proche (20 km) de la ville où Edgar et Rosa DREYFUSS continuaient à travailler, et les déplacements ne pouvant s'effectuer qu'à bicyclette sur une route pentue, ce fut ce dernier gîte qui servit lorsque la situation à Millau devint critique. La famille y résida pendant 7 mois en 1944, jusqu'à la libération de la ville. Alors que les enfants, leur tante Berthe et les grands parents y restaient en permanence, les parents les rejoignaient le vendredi soir en apportant du linge et du ravitaillement.

La maison, à l'écart du hameau, se composait au rez-de-chaussée d'une grande pièce avec une cheminée qui recevait la marmite, à l'étage, de 2 chambres dont une équipée d'un poêle à bois qui chauffait les pièces et faisait cuire une immuable soupe de légumes.

Les activités quotidiennes s'organisaient autour du ravitaillement : ramassage du bois mort, confection de fagots, récolte des châtaignes, des champignons, des fraises des bois. Les enfants s'occupaient à construire les éternels barrages sur le ruisseau et écoutaient leur grand-père maternel leur parler de Villé, de son métier de marchand de bestiaux, mais également de sa propre jeunesse lorsque, après avoir quitté l'école à 12 ans, il parcourait les

villages de la région pour vendre le tissu entassé dans une carriole tirée par un chien... Les enfants, peu conscients du danger qui les menaçait, vécurent là une heureuse période de vacances. On leur avait néanmoins expliqué que si un camion ou des voitures venaient à s'arrêter près de la maison, ils devaient immédiatement se précipiter au "*Fouzalou*", un fourré touffu situé à proximité...

Toute la famille réintégra le logement à Millau au début de l'automne 1944 lorsque la ville fut définitivement libérée, période agitée pendant laquelle les troupes allemandes tiraient au canon sur les maquis du Larzac, par-dessus les vignes où la famille BADER se cachait depuis une semaine. René BADER se fit même arrêter sur le pont du Tarn par un soldat allemand qui lui demanda ses papiers. Dans sa précipitation, il sortit de la poche la mauvaise carte d'identité (celle avec son vrai patronyme) qu'il avait imprudemment gardée sur lui. Se rendant compte de sa maladresse, il n'eut que le temps de poser son pouce sur le tampon "JUIF" pour le cacher. Le soldat allemand, en réalité un Arménien qui ne savait probablement pas lire, n'y vit que du feu. Le lendemain, Millau était libéré...

Les deux familles restèrent à Millau jusqu'au printemps 1945 avant de revenir à Villé.

IV - LA FAMILLE GASTON WEILL A PAU

Marchand de bestiaux à Villé avant guerre, Gaston WEILL et son épouse Alice, née HEIMENDINGER, ont deux enfants : David, avocat à Paris, marié à Madeleine

BLOCH originaire de Colmar, et sa soeur aînée Louise, mariée au Docteur Maxime SCHNEIDER originaire de Senones dans les Vosges. Leur fille Liliane est née en 1937.

Au mois de septembre 1939, Maxime SCHNEIDER est mobilisé et se retrouve sur la ligne Maginot, dans un fort près de Mertzwiller. Vers le 15 juin 1940, son épouse va lui rendre visite en voiture. Arrivée à la ligne, le commandant DE MONTBRUN lui conseille de rentrer chez elle, l'attaque allemande semblant imminente. Louise WEILL-SCHNEIDER reprend la route et, les panneaux indicateurs ayant été démontés pour retarder l'avance de la Wehrmacht, doit demander sa route à Epfig ! Elle revient à Villé alors que ses parents sont déjà partis. Elle les rejoint à Etival-Clairefontaine, dans les Vosges. Toute la famille repart, à bord de 2 voitures, et, par le centre de la France (Montluçon) gagne la région de La Rochelle (Salles-sur-Mer) où elle réside quelques jours. A l'approche des Allemands qui occupent progressivement la zone côtière, on reprend la route vers le Sud. A Casteljaloux (Lot-et-Garonne), des habitants, très accueillants, proposent de louer une villa à la famille qui préfère néanmoins poursuivre sa route. A Pau, place Clémenceau, Gaston WEILL rencontre par miracle, le 27 juin, sa soeur Flora, évacuée de Colmar et résidant dans la capitale du Béarn. Flora réussit à leur procurer une chambre, infestée de puces, où la famille reste deux à trois semaines jusqu'à l'arrivée, étonnante une fois de plus, de Madeleine, leur belle-fille, arrivée d'Epinal avec sa mère... à vélo !

Après avoir finalement emménagé dans un appartement plus spacieux, Madeleine rejoint son mari David, officier à l'école d'artillerie de Fontainebleau, pour le ramener à Pau. Au retour, tous deux se font arrêter à leur passage de la ligne de démarcation. Emmenés à la Kommandantur, ils sont pourtant relâchés

grâce à la complicité d'un officier allemand, et gagnent Pau. Dans cette dernière ville, Gaston WEILL ne se plaît guère, l'été y a été trop chaud à son goût. Le 8 octobre 1941, nous apprenons par le journal de Robert WEILL que Gaston et sa femme Alice résident à St-Germain-du-Bois (Saône et Loire), bourgade aux confins de la Bresse et du Jura, que Gaston WEILL fréquentait pour le compte de son commerce de bestiaux. On apprend également que le couple a passé les fêtes du Yom Kippour (le grand pardon) à St-Etienne chez Arthur et Rosa HEIMENDINGER.

Restent donc à Pau à cette période David WEILL et son épouse Madeleine, Louise WEILL-SCHNEIDER et sa fille Liliane. Maxime SCHNEIDER est toujours prisonnier. La famille réussit à se faire établir de faux papiers grâce à un réseau basé dans une papeterie de la ville et qui dispose de faux cachets. Suite à une arrestation, David WEILL réussit de justesse à fuir la police française venue l'arrêter à son domicile et à se cacher grâce à la complicité de la Résistance locale.

Novembre 1942 : les Allemands occupent la zone libre. Un ami de la belle-famille de David WEILL le recommande à un juge maraîche¹ auquel il doit se présenter. Devant le tribunal, il nie être mêlé à l'affaire des faux papiers et est innocenté. Il peut dès lors rejoindre son épouse Madeleine. Une fille, France, naîtra à leur foyer en 1943.

Pendant l'été 1943, le Dr. Maxime SCHNEIDER, le mari de Louise WEILL, est libéré et réussit à gagner Pau. En février 1944, il apprend par un courrier que ses parents vosgiens ont été arrêtés par la Police française près de Dijon et ont été déportés à Auschwitz d'où ils ne reviendront pas. Révolté, Maxime SCHNEIDER gagnera les

¹ Juif converti au catholicisme.

maquis pyrénéens, puis s'engagera dans la Brigade Alsace-Lorraine avec laquelle il fera campagne jusqu'à Strasbourg.

Pendant ce temps, son beau-frère David WEILL, qui a pris le nom de WEHRLE, sera lui aussi très actif dans les milieux résistants, aux côtés de l'Abbé BOCKEL (futur architecte de la Cathédrale de Strasbourg et oncle du maire de Mulhouse). Après guerre, David WEILL deviendra chef de cabinet du préfet d'AUCH.

V - LOUIS DREYFUSS, GRAND RESISTANT¹

Léon DREYFUSS, marchand de bestiaux à Villé, était déjà décédé lorsque la guerre fut déclarée. Sa veuve, née Léonie WEILL tenait une mercerie dans le bourg. Le couple avait eu deux enfants :

- Juliette, mariée à Guebwiller avec Henri BLOCH dont elle était déjà veuve et qui gérait une affaire de récupération de métaux. Elle était mère de 2 filles.
- Louis, qui, dans un premier temps reprit l'affaire familiale avant de s'installer à cheval à Villé et Guebwiller où il aidait sa soeur dans son entreprise après son veuvage.

En 1940, Louis DREYFUSS est mobi-

lisé dans un régiment d'infanterie basé à Nancy. Replié sur la Loire lors de la débâcle de Juin 1940, il est fait prisonnier. Dans son camp, les vainqueurs opèrent un tri parmi les troupes et demandent aux Alsaciens-Lorrains, aux officiers et aux juifs de sortir des rangs. Pressentant le sort funeste qui pouvait l'attendre, Louis DREYFUSS reste parmi la troupe et est embarqué dans un train qui le conduira probablement vers un Stalag en Allemagne. Bien que les noms des gares aient été escamotés, il reconnaît la gare de Colmar. Autorisé à quitter le train à l'arrêt pour se rendre aux toilettes, il en profite pour s'évader et se perdre dans les rues de la ville.

Louis DREYFUSS gagne alors Le Thillot, petite bourgade vosgienne sur la Moselle, sur la route du Col de Bussang à Remiremont. Sa famille y a trouvé refuge auprès du boucher FEIST qui a épousé une cousine de Louis. Il se trouve rapidement au contact des premiers mouvements de Résistance qu'il contribue à structurer. Sa mère et sa soeur accueillent, hébergent et ravitaillent bien souvent les résistants locaux, sa nièce Denise (pseudonyme DEBLO comme DENISE BLOCH) sert d'agent de liaison.

Les activités des familles DREYFUSS et BLOCH ne passent toutefois pas inaperçues aux yeux de tous. Le 20 janvier 1944, la Gestapo opère une rafle au Thillot. Léonie DREYFUSS, Juliette BLOCH et ses deux filles Liliane et Denise sont arrêtées et emmenées à Remiremont, Epinal, puis à la prison de la "Loge Blanche" de Nancy. Les trois premières, en vertu des lois raciales anti-juives, sont transférées à Drancy, puis à Auschwitz et Birkenau d'où aucune ne reviendra.

Denise BLOCH sur laquelle on a saisi des papiers prouvant son appartenance à la Résistance est, quant à elle, transférée au camp de Romainville où elle fait la connaissance puis se lie d'amitié avec une jeune femme de

¹ Ce chapitre a été rédigé à partir des informations contenues dans Robert DODIN : "La résistance dans les Vosges" Ed. Sapin d'Or Epinal, 1988, 228 p. et "LUCIEN" (commandant GONAND) : "3 années de résistance dans la montagne vosgienne", librairie Union à Thann, 1946, complétées par les témoignages recueillis auprès de Mme Louis DREYFUSS et de sa famille.

Breitenbach¹. Toutes deux sont envoyées au camp de Ravensbrück où elles séjournent pendant quelques semaines avant d'être transférées en "*kommando*" à Holleischen, petite localité des Sudètes, à la frontière tchèque où, dans une ancienne ferme transformée en usine, elles sont astreintes à la fabrication de munitions dans les conditions d'hygiène et de subsistance que l'on imagine. Leur libération intervient le 27 mai 1945, tout d'abord par les partisans polonais, suivis par les soldats américains. Denise BLOCH sera la seule de sa famille à survivre aux camps.

Lors de l'arrestation de sa famille, Louis DREYFUSS était absent du domicile familial. Il fut pris chez son ami MUNSCH, mais réussit miraculeusement à s'échapper de la voiture qui l'emmène et, malgré les coups de feu, à gagner les forêts environnantes qu'il connaissait parfaitement. Il trouva ensuite refuge chez RIVAT, l'un des responsables résistants du secteur qui habitait une ferme du Thillot. Dès lors, Louis DREYFUSS, activement recherché et révolté par l'arrestation de ses proches, prit définitivement le maquis où, sous le pseudonyme de "PROSPER", il prend un rôle de plus en plus actif. L'année 1944 verra dans ce secteur montagneux et boisé de la montagne vosgienne la création de nombreux maquis localisés aux environs des localités de la Bresse, Bussang, Le Thillot (maquis de la Piquante Pierre, du Peu Haut, du Séchenat....). Louis DREYFUSS tiendra un rôle important dans l'organisation et la fédéra-

tion de ces maquis de la Moselle. On notera parmi les principales opérations de ces groupes résistants :

- le sabotage des lignes de chemin de fer et des lignes électriques à haute tension
- des attaques contre des usines travaillant pour l'Allemagne. Louis DREYFUSS se chargea personnellement du sabotage du transformateur des mines de wolfram (minerai de tungstène) de Château-Lambert, localité minière située près du Thillot, à la frontière des départements des Vosges et de la Haute-Saône. S'introduisant de nuit dans le poste, il réussit à placer sa charge de plastic et le détonateur. Malheureusement, sa pélerine humide, en contact avec les tôles du transformateurs, provoqua un monumental court-circuit qui le projeta à quelques dizaines de mètres. D'autres sabotages furent opérés aux mines de Servance, toujours dans le même secteur.
- organisation et réception des parachutages opérés à plusieurs reprises par des avions anglais, en particulier à la chaume de Kinsmuss (nom de code "*Le chevreuil prend son élan*") entre Le Thillot et Bussang. Ces parachutages fournirent aux maquis des containers d'armes et d'explosifs, mais également 3 instructeurs anglais ("*Simone*", "*Paulette*" et "*Madeleine*") qui formèrent les maquisards aux techniques du sabotage.

Louis DREYFUSS ne détestait pas la provocation, surtout depuis la rafle qui avait fait déporter sa famille. Au Thillot on se souviendra longtemps de son action d'éclat du 15 juillet 1944 où il défila avec ses hommes devant le monument aux morts de la guerre 1914-18, déposa une gerbe et hissa les couleurs tricolores ! La provocation, orchestrée par le chef départemental de la Résistance, si elle ravit la population locale, ne passa pas inaperçue des Allemands et de leurs informa-

¹ Celle-ci, refusant la dictature nazie, a quitté l'Alsace pour rejoindre une tante à Cluny en Bourgogne. Elle s'y fait embaucher dans un hôtel-restaurant où elle participe aux activités résistantes de ses employeurs qui hébergent et accueillent à leur table maquisards et instructeurs anglais parachutés dans la région. Elle apprend quelques rudiments d'anglais pour communiquer avec eux. Tout le réseau est arrêté le 14.2.1944. Après des interrogatoires musclés à la prison de Montluc de Lyon (où sévissait Klaus BARBIE), elle est transférée à Romainville où elle fait la connaissance de Denise BLOCH. Toutes deux resteront ensemble jusqu'à la Libération.

teurs. Les opérations militaires contre le maquis allaient s'amplifier, d'autant plus qu'après le débarquement allié de juin 1944, la Résistance commençait à harceler sérieusement les troupes allemandes.

Le 6 septembre 1944, une attaque allemande vise le maquis du Peu-Haut, situé non loin de la chaume de Kinsmuss où plusieurs parachutages ont eu lieu au courant de l'été. Devant le nombre des assaillants, le maquis se replie vers le Séchenat, sur le versant opposé de la vallée. Le lendemain, nouvelle et massive attaque allemande, repoussée par les maquisards. Le capitaine PROSPER (Louis DREYFUSS) est sur place avec ses hommes. Le maquis déplore deux blessés dont l'un mourra quelques jours plus tard à l'hôpital de Bussang. Le 9 septembre, PROSPER rassemble les maquisards à la ferme de la Kinsmuss. Devant la menace allemande - la ferme a été repérée - les effectifs décrochent pendant la nuit et s'installent aux Huttes.

Le 14 septembre, le maquis est à nouveau alerté : un parachutage doit avoir lieu dans la nuit à la Kinsmuss. A part quelques hommes chargés de la garde du cantonnement, la totalité de l'effectif disponible est reportée sur le terrain de parachutage. Les opérations de largage eurent lieu ; il ne fut pas possible d'emporter toutes les armes et le matériel dont une partie fut cachée dans la cave d'une ferme abandonnée. D'ailleurs les Allemands ne tardèrent pas à arriver sur le terrain, rendant impossible la suite des opérations. Le maquis put rejoindre son cantonnement. Ses effectifs, suite à des défections, étaient alors réduits à 65 hommes, mais il possédait des armes pour 120. Faute de ravitaillement, les conditions de vie y étaient précaires. Les pommes de terre devinrent un luxe, les champignons à l'eau et sans sel, le plat de tous les jours.

Pris entre deux feux, les Allemands qui refluaient vers l'Alsace et les éléments avancés

de la 1^{ère} armée qui les poursuivaient, la position des maquis n'était guère enviable. Malgré les champs de mines qui firent nombre de victimes, les maquisards réussirent à franchir les lignes ennemies pour rejoindre les troupes de l'armée de DE LATTRE. Louis DREYFUSS s'y engagea pour toute la campagne d'Allemagne, jusqu'à l'armistice du 8 mai 1945.

Après guerre, Louis DREYFUSS, dont les mérites furent récompensés par de légitimes distinctions, revint s'installer à Guebwiller. Il conserva un domicile à Villé où il se rendait presque quotidiennement pour ses activités. Le capitaine PROSPER est décédé en 1970 à l'âge de 64 ans.

VI - AUTRES FAMILLES JUIVES DE VILLE

Pour certaines familles israélites de Villé, nous ne possédons que des informations fragmentaires sur leur sort pendant la guerre. Les renseignements émanent en majorité du journal de Robert WEILL qui relate les nouvelles qu'il peut obtenir, le plus souvent par échange de courrier.

1) La famille Arthur et Rosa HEIMENDINGER

Celle-ci tenait avant guerre un magasin de tissu à Villé, et s'est réfugiée à St-Etienne, dans une maison située rue Francisque Vaytier où Robert WEILL leur rend visite de temps en temps : "08.10.1941 . *J'ai passé à St-Etienne chez Arthur. Georges (son fils) a été renvoyé de l'intendance car on n'emploie plus d'israélites. Il est à la recherche d'une autre occupation. Sylvain (mari de Paulette, fille d'Arthur) travaille de son métier de dentiste. Arthur a souvent le cafard et ne pense qu'à Villé. Rosa avait également le moral bien bas*".

Les familles WEILL et HEIMENDINGER maintiendront tout au long de la guerre des relations amicales très suivies, soit épistolaires, soit par des visites réciproques lorsque la situation le permettra encore. Il semble qu'ils aient gagné ultérieurement St-Germain-du-Bois (Saône-et-Loire) où résidait Gaston WEILL, probablement pour échapper aux rafles de plus en plus fréquentes dans les grandes villes.

2) Maurice et Rosa HAGUENAUER

tenaient à Villé un commerce de cycles. A l'occasion du décès à Saugues de Théophile WEILL, son fils Robert indique qu'il a reçu le 16.10.1943 une lettre de condoléances de Maurice HAGUENAUER réfugié à Commenailles, village du Jura près de Beaufort. Ils revinrent à Villé après guerre.

3) Samuel DREYFUSS possédait à Villé un magasin de tissus (actuels établissements VONDERSCHEER). Déjà veuf à la déclaration de guerre, il se réfugia à Clermont-Ferrand avec sa fille Lucie, son fils Lucien et son épouse Yvonne et leur fils Claude. Robert WEILL mentionne deux courriers de leur part :

- "21.09.1943. Reçu lettre de M. Samuel DREYFUSS, réfugié à Clermont ancien Barnes¹ de Villé, le meilleur ami de papa. Il a écrit une lettre de condoléance très touchante, ainsi que sa fille.
- "31.12.1943. Reçu lettre de M. Samuel DREYFUSS qui nous a fait bien plaisir. Il renouvelle d'avoir perdu en cher papa son plus cher ami. Il ne perd pas espoir de rentrer dans nos foyers".

L'année 1944 fut particulièrement cruelle pour cette famille qui vécut successivement le décès de Samuel DREYFUSS, celui de son petit-fils Claude, emporté par la tuberculose, et la déportation à Auschwitz de Lucien DREYFUSS et de son épouse Yvonne. Cette dernière survécut au camp et revint après-guerre à Villé. Profondément marquée par son épreuve, elle raconta qu'on l'avait fait sortir de la rangée des prisonnières juives destinées à la chambre à gaz pour lui faire subir des expériences médicales.

4) Armand DREYFUSS représentait une figure quelque peu excentrique dans la communauté. Sa vie s'organisait autour de deux passions : la musique (il était bon violoniste) et le chemin de fer. Il connaissait par coeur les horaires du train qui desservait Villé et surveillait régulièrement leur ponctualité. Nous apprenons par Robert WEILL le 08.10.1941 : "*Armand m'a donné des nouvelles. Après avoir été prisonnier avec René WEILL, (frère de Robert) près de Vienne, il a été rapatrié comme malade. Maintenant il est dans un bataillon d'ouvriers et travaille dans les mines. Il m'écrit que de ses 100 kg il en reste encore 72*".

Armand DREYFUSS décèdera en déportation dès 1942. Sa mère Irma reviendra à Villé après guerre.

¹ Président de la communauté juive.